

LA PLUS GRANDE MYSTIQUE DU QUÉBEC

La bienheureuse Marie Guyart a vécu à Québec où elle est morte en 1672

Marie Guyart pourrait être connue aussi sous le nom de Madame Marie Martin. Elle est en effet la mère d'un moine bénédictin illustre malheureusement inconnu au Québec, Dom Claude Martin. Mais notre très grande mystique québécoise est surtout connue sous son nom de religieuse ursuline, Mère Marie de l'Incarnation. On l'a sérieusement comparée à « la plus grande mystique de l'Église » sainte Thérèse d'Avila, la réformatrice des carmélites, qui a vécu comme chacun sait au XVI^e siècle. Je vous en ai parlé en octobre 2003. Au jugement d'Henri Bremond, la bienheureuse Marie de l'Incarnation est « l'une des plus sublimes contemplatives de l'Église universelle ».

Marie de l'Incarnation est tout d'abord, il me semble, le plus grand écrivain de l'histoire littéraire du Québec. Sa langue est si pure, si belle, si remarquable et simple à la fois, qu'elle dépasse tout ce que nous avons connu depuis. D'accord, il est difficile pour ne pas dire impossible de comparer la langue d'une moniale ursuline du XVII^e siècle, formée à Tours, avec celle de nos écrivains réputés comme Jacques Ferron ou Michel Tremblay ! Mais dès que j'ai eu la chance de prendre contact avec le « Témoignage de Marie de l'Incarnation » édité par Dom Albert Jamet, moine de Solesmes, j'ai été saisi par la pureté et l'éclat de ce style. Je n'avais que 16 ans. J'étais en Belles-Lettres à Brébeuf où notre professeur nous aidait beaucoup à savourer les œuvres littéraires. Les jésuites nous initiaient en effet dans les années '40 à la beauté de notre langue.

Or j'ai hérité en 1943 de ce livre de Marie de l'Incarnation qui appartenait à Monsieur Joubert, décédé quelques jours plus tôt. Il s'agit en fait de Monsieur JJJoubert comme on l'appelait; industriel très connu, il écrivait son nom sans point après les deux premiers « J ». Cet homme âgé, paralysé, auquel on devait l'invention de la bouteille de lait, se faisait faire la lecture de certains passages de ce grand livre par ses trois infirmières qui le veillaient à domicile. J'ai eu le bonheur de le connaître chez lui quelques fois alors que j'y rendais visite à mon frère aîné Louis et ma belle-soeur Juliette Joubert qui lui tenaient compagnie depuis leur mariage en 1940.

J'aimais prendre contact avec cet homme qui remplaçait un peu mes deux grands-pères que je n'avais jamais connus. Sa grande bonté transparaissait dans son sourire un peu timide et surtout dans ses yeux bleus d'une sérénité presque monastique. Je lui avais manifesté mon intérêt pour ce beau livre. Or à ma grande surprise, sa fille, ma belle-soeur, me l'a plus tard remis en son nom, après son décès. C'est ainsi qu'en 1943 j'ai été initié à l'œuvre de cette très grande Québécoise qu'est Marie Guyart, inconscient au départ de recevoir en même temps des grâces bien spéciales qui m'ont préparé à mon entrée à Saint-Benoît-du-Lac où j'ai trouvé le bonheur total durant deux belles années, de 1944 à 1946.

Lire le « Témoignage de Marie de l'Incarnation », même à 16 ans, c'est découvrir sans trop comprendre les plus intimes et les plus merveilleuses révélations sur l'expérience spirituelle d'une très grande sainte. Je me trouvais d'autre part en présence d'une femme que l'on qualifierait aujourd'hui de franchement féministe. Oui féministe, mais évidemment dans le sens le plus noble du terme. Cette femme très attachante n'a pas craint d'affronter toutes les audaces, dont celle de se faire la première religieuse missionnaire en partant de France pour venir vivre à

Québec. Sa vie de cloîtrée et de missionnaire à la fois fut absolument exceptionnelle. On ne peut que souhaiter la connaître toujours davantage tant elle est remarquable. C'est certainement l'exemple de la femme accomplie. Voilà un modèle où puiser indéfiniment.

Marie Guyart est née à Tours, le 28 octobre 1599. Son père était commerçant en soieries. Comme certains enfants de son âge, marqués profondément par la foi solide des chrétiens de cette époque, elle a à sept ans un songe dans lequel elle croit voir Jésus qui l'invite à se donner à Lui totalement. C'est de tout son cœur qu'elle répond « Oui ». La petite Marie Guyart reçoit alors de Dieu des dons surprenants d'oraison; elle peut malgré son jeune âge s'absorber dans la Présence de Dieu, ce qui lui permet de « voir Dieu en de claires ténèbres ». À 18 ans, elle épouse un fabricant de soieries, Claude Martin. Deux ans plus tard, elle met au monde un fils nommé Claude comme son père.

Devenue veuve six mois plus tard à 20 ans, elle reçoit au fond de son âme les signes les plus évidents d'un appel très particulier. C'est le commencement de l'itinéraire mystique qui va rapidement la mener aux plus grands ravissements. À 30 ans, elle se doit de se faire religieuse. Mais comment entrer chez les ursulines de Tours quand on élève un garçon et qu'on doit voir très souvent à l'immense commerce de son frère ? Son ascension mystique n'entre heureusement pas en conflit avec ses très lourdes responsabilités. Elle l'a raconté : « Quoique je fisse la cuisine, que le tracas du ménage fût grand, que j'entendisse le bruit de plus de vingt serviteurs grossiers et mal instruits, et même, plus tard, que j'eusse le soin de tout le négoce de mon frère, tout cela ne me pouvait distraire, et il semblait que cette grande mer eût rompu ses bornes sur moi. J'y étais toute submergée et je perdais de vue toute autre chose. Quand j'eusse employé tout le jour à parler d'affaires nécessaires, cela ne m'eût point tirée de cette grande vue de Dieu. Je me suis trouvée parmi le bruit des marchands et cependant mon esprit était aimé dans cette divine majesté... Je passais presque les jours entiers dans une écurie qui servait de magasin, et quelquefois il était minuit que j'étais sur le port à faire charger ou décharger des marchandises. Ma compagnie ordinaire était des charretiers et même cinquante ou soixante chevaux dont il fallait que j'eusse soin. Quelquefois, je me voyais si surchargée d'affaires que je ne savais par où commencer. Je m'adressais à mon refuge ordinaire, lui disant : « Mon Amour, il n'y a pas moyen que je fasse toutes choses, mais faites-les pour moi, autrement tout demeurera. » Ainsi, me confiant à sa bonté, tout m'était facile. »

Ce n'est que lorsque Claude aura 12 ans qu'elle pourra enfin prendre la décision curieuse aujourd'hui de confier son fils à sa tante. Elle entre donc au cloître où son fils tente de l'obliger à en sortir pour revenir à la maison. Il va jusqu'à assiéger la clôture en criant « Rendez-moi ma mère ! ». Marie de l'Incarnation souffre terriblement de cette situation horrible dans laquelle elle se trouve. Mais grâce à Dieu, cet enfant au tempérament combatif se transformera rapidement et sera plus tard Dom Claude Martin, bénédictin de l'illustre Congrégation de Saint-Maur et le premier biographe de sa mère sans compter qu'il a laissé de nombreuses « Conférences ascétiques » (Paris, Éditions Alsatia, 1956.)

Je dois ici utiliser le langage de la bienheureuse Marie de l'Incarnation dont la vie est une longue course spirituelle qui la mène dans un face à face avec Dieu et même trois fois dans des ravissements dans la Sainte Trinité*. Elle s'approche de Dieu chaque jour davantage, « atteignant à ces degrés que les mots ne peuvent que bien imparfaitement indiquer ». Épouse

mystique du Christ*, elle ressent, à 35 ans, le désir immense de se consacrer aux Missions du Canada. C'est une effusion de l'esprit de dévouement et de don total d'elle-même aux plus miséreux, en particulier les Amérindiens. Elle est en fait inondée de désirs enflammés de l'avènement de la royauté universelle du Christ. C'est alors qu'à 39 ans elle s'embarque à Dieppe pour Québec, après avoir embrassé à Paris son fils de 20 ans qu'elle quitte pour toujours. Elle arrive à Québec le 1^{er} août 1639 où elle se consacrera à la fondation du couvent des ursulines* dans des circonstances extrêmement pénibles. La vie qu'elle mènera est une existence « pleine, hardie, voir dangereuse ». Comme elle le dit elle-même, elle se réjouira de voir « planter la Croix avec les Fleurs de lys à la face des Anglais ». Ce qu'elle a accompli à Québec est incomparable. Pourtant, c'est en même temps une des plus grandes mystiques de l'histoire. Ce qu'il y a de plus admirable en elle, c'est la lucidité et le calme qu'elle conserve pour parler d'états spirituels, de situations psychologiques. Daniel-Rops, traitant des expériences de Marie de l'Incarnation, n'hésite pas à affirmer qu'il n'existe aucun analogue dans l'ordre sensible, et où bon nombre perdraient la tête. Elle ne la perd jamais !

« L'Esprit qui m'a si amoureusement conduite a toujours tendu à une même fin & porté mon âme à la pratique des vertus pour tâcher de suivre l'esprit de l'Évangile, à quoi mon âme, dès le commencement, a eu un trait & une tendance continuelle, aspirant dans la suite des temps à la parfaite possession de l'esprit de Jésus-Christ. Et ce divin Sauveur y a donné la perfection qu'il lui a plu, par ses saintes opérations, en la suite des états d'oraison par où il m'a fait passer & voulu me conduire par l'excès de ses grandes et immenses miséricordes, auxquelles si j'avais correspondu, j'aurais fait de tout autres progrès en la sainteté. » (Le Témoignage, Paris, Beauchesne, 1932, p. 274)

La bienheureuse Marie Guyart-Martin, Marie de l'Incarnation, est décédée à 72 ans, à Québec, en 1672. Sa première biographie, due à son fils Dom Claude Martin, est parue en 1677.